

Je est un autre n° 14, avril 2004, pp. 35-37¹

De la difficulté d'être grand-mère...

Jeannine DUVAL HERAUDET

Vous est-il déjà arrivé de rêver d'une petite maison au bord de la mer, si près du rivage que l'on ne verrait que l'eau, que l'on pourrait suivre de la vaste baie le mouvement des marées, en estimer jour après jour l'évolution, les yeux remplis des levers et couchers de soleil, les oreilles bercées par le bruit régulier des vagues venant frapper le sable, la peau caressée par le souffle léger de l'air marin ? Vous est-il arrivé que l'on vous offre justement un séjour d'une semaine dans la maison de vos rêves, avec la seule contre-partie de vous occuper de deux chérubins de cinq et trois ans, respectivement garçon et fille et vos petits enfants de surcroît, pendant que leurs parents emménagent dans leur nouvelle maison à une centaine de kilomètres de là ? Soucieux de faire plaisir à tous, nous avons emmené dans nos bagages, ou plus exactement dans son siège auto, un de leurs cousins, Morgan, âgé de cinq ans et demi.

Après un voyage de mille kilomètres, nous prenons au passage nos deux petits bretons Killian et Maëlle. A vingt trois heures, nous glissons les enfants somnolents dans leurs lits. Nous nous émerveillons du paysage qui s'offre à nous par la large baie : éclairée par la lune, la mer berce nonchalamment quelques petits bateaux. Un escalier descend directement à la plage. On ne peut être plus près de l'eau. Le temps est doux et nous ouvrons la fenêtre de la chambre pour mieux déguster l'air, les bruits et les odeurs.

Le matin confirme les promesses de la veille. Il fait beau et nous apprenons qu'il pleut dans le midi...

Le rêve...

Le réveil, et, comme il se doit, la fin du rêve...

Le rêve a duré jusqu'à sept heures trente environ... et le réveil de ces chers bambins...

Avez-vous remarqué à quel point la plupart des enfants, quand ils sont jeunes, se lèvent de bonne heure et éprouvent des difficultés à faire la « grasse-matinée », et ceci, même quand les adultes se sont couchés tard ? A sept heures, voici le premier, Morgan, qui émerge. Arrive Killian, suivi aussitôt de sa sœur dont la tête manifeste le manque de sommeil. Avez-vous remarqué également que lorsque l'on est plusieurs enfants dans la même chambre, le premier debout se donne comme devoir de réveiller toute la chambrée ?

Nous n'avions bien entendu pas eu le temps de faire les courses et avons emporté le minimum pour assurer un premier petit déjeuner. « *Que veux-tu ? Du lait ? Chaud, tiède ou froid ? Avec ou sans chocolat ? Quelle quantité ? Tu me dis d'arrêter... Une tartine ? Du beurre ? Salé (breton) ou non salé ?* » Le champ n'est-il pas ainsi ouvert à l'expression du désir ? Nous trouvons même un reste de confiture bien conservé dans le réfrigérateur. « *Non, il n'y a pas de céréales, mais on en achètera pour demain si tu veux* ». Tout se passe sans problèmes pour Morgan. Nous rendant souvent visite, il connaît bien nos habitudes. Il a terminé son petit déjeuner et a obtenu l'autorisation de se lever de table. Il a un projet : s'habiller rapidement pour aller jouer sur la plage.

Killian repousse alors son bol qu'il a à peine touché : « *J'en veux plus* ». La tartine, dont il a soigneusement demandé la composition, est intacte. J'adopte une position ferme : « *Si tu veux rejoindre Morgan, tu dois terminer auparavant ce que tu as demandé* ». Il accepte le contrat et termine sans sourcilier.

Prenant le relais, sa sœur, qui n'avait jusqu'alors rien dit, repousse son déjeuner et déclare : « *J'en veux plus* ».

Un échange s'engage.

- *J'aime pas le lait*
 - *Tu en as demandé pourtant*
 - *Je voulais des céréales*
 - *Il n'y en a pas, alors aujourd'hui bois ton lait. C'est ce que tu as demandé.*
 - *Oui, mais j'aime pas, j'en bois pas chez moi*
 - *Tu n'aimes pas le lait ? Ta maman ne m'a rien dit.*
 - *Je veux maman !*
 - *Tu veux qu'on lui téléphone ? On lui demandera en même temps ce que tu prends pour ton déjeuner...*
 - *Non !*
 - *Alors, tu termines ce que tu as demandé aujourd'hui et demain tu demanderas autre chose.*
- Des pleurs ponctués de « *Non ! Non !* », se transforment bientôt en hurlements qui intègrent des « *Je veux aller jouer !* »

¹ Cet article est paru également dans *Envie d'école* n° 32, sept/oct. 2002, pp. 12-14

De mon côté, je me remémore une expérience précédente avec ces deux mêmes petits enfants. Quelques mois plus tôt, en septembre, ils avaient montré à quel point ils pouvaient aller très loin et tenir longtemps leur opposition, unis dans une complicité exemplaire... Je me dis que l'issue de ce premier conflit sera déterminante et que la qualité de notre séjour est en train de se jouer ici et maintenant. Je tiens bon, donc, tenaillée pourtant par la culpabilité d'avoir adopté une position peut-être trop rigide ? Ne suis-je pas la grand-mère, donc déchargée de l'éducation de ces enfants ? Des questions sur ma place, mon rôle, mes fonctions, la légitimité de mes exigences m'assaillent... Le grand-père me propose de me relayer. Il adopte la même position de fermeté. Maëlle hurle de plus belle. Constatant son état de fatigue, il lui suggère d'aller se reposer. Elle accepte, prend son doudou et s'endort un moment.

A son réveil, elle vient me trouver, radieuse : « Mamie Jeannine, je vais boire mon lait ! ».

Au sentiment de surprise succède celui de soulagement face à l'heureuse issue du conflit.

... La suite de l'histoire ? Nous avons acheté des céréales, mais Maëlle n'y a pas goûté et a préféré boire du lait le matin. Sa mère nous a confirmé qu'elle ne prenait jamais de céréales et a été surprise de cette demande. La semaine s'est très bien déroulée, sans conflits majeurs. Les trois enfants ont été ADORABLES, comme sur les photos que les parents envoient aux grands parents qui sont loin, celles où les enfants sont souriants, avec une tête d'ange, nous confirmant que c'est AUSSI une joie d'être grands-parents.

J'ai repensé à cet épisode et me suis interrogée sur « l'art d'être grand-mère ». Je me suis demandée si Victor HUGO avait jamais été confronté aux problèmes de petit déjeuner, à celui des fabricants de céréales qui ne mettent qu'une image alors que l'on en achète rarement un paquet pour chaque enfant, à celui des sandales d'été ou de la jolie robe légère que l'on veut mettre au mois de décembre, au coucher dans la chambre et à une heure convenable, aux fou-rires, chahuts et cavalcades interminables à l'heure où il serait opportun de dormir enfin lorsque l'on a la chance de se retrouver pour un séjour entre cousins, à celui des bêtises dont la responsabilité se dilue dans le groupe et qui constitueront quelques-uns des meilleurs souvenirs d'enfance, etc., toutes ces choses, enfin, auxquelles sont confrontés les parents, mais vis-à-vis desquelles, quand on se retrouve grands-parents, on pourrait nourrir l'espoir d'être épargné, dans la mesure où l'on a « déjà donné »... Mais, lorsqu'on doit assumer le quotidien avec les enfants, on s'y retrouve plongé, avec le sentiment du déjà vécu... Cette dimension

conduit à devoir différencier « les grands-parents du dimanche » des « grands-parents du quotidien ».

Les grands-parents du quotidien

Lorsque vous devenez grands-parents du quotidien, c'est-à-dire lorsque le séjour de vos petits enfants dépasse les limites de la rencontre dominicale ou du séjour de vacances pendant laquelle de surcroît ils sont accompagnés de leurs parents, ou cas extrême, lorsque vous devenez « la nounou » de l'enfant scolarisé ou non, lorsque ces mêmes parents vous délèguent, de gré ou de force, une part de leur mission éducative, vous devez composer avec vos représentations de « mamie câlin », celle qui a enfin le temps, celle qui n'a pour toute fonction que d'écouter, de raconter des histoires, de confectionner de bons desserts, toutes ces images d'Epinal qui constituent une part de vérité mais qui ne tiennent pas à l'épreuve de la réalité bien présente, parce qu'elle font abstraction de tout le reste, lorsque la relation se situe dans la durée. Vous devrez également lâcher vos certitudes du genre « mon rôle n'est pas de les éduquer » et les difficultés de place, de fonction et de rôle ne manquent pas... D'autant plus que, lorsque les parents sont présents et reprennent les choses en main à leur manière (qui n'est pas forcément la vôtre), vous devez occuper à nouveau votre place de « seulement » grand-parents. Pour simplifier les choses, les parents de ces chers petits redevennent, parce qu'ils le restent toujours, vos propres enfants, avec toute la réactualisation des questions en cours entre vous et eux depuis leur naissance. La situation se complique encore de la présence oh combien active, même si silencieuse, du conjoint de votre fils ou fille lequel n'a pas forcément les mêmes valeurs, qui n'a pas été éduqué avec les mêmes règles ou habitudes familiales, qui ne partage pas les mêmes exigences (ou tolérances)... Lourde et délicate tâche demandée aux grands-parents, proche du numéro d'équilibriste parfois, qui requiert d'eux une grande souplesse...

Qu'est-ce qui est attendu des grands-parents du quotidien ?

Comme dans toute rencontre, que celle-ci soit familiale ou professionnelle, la co-habitation entre les grands-parents et leurs petits-enfants nécessite que des règles régissant la relation, constantes dans le temps, soient clairement posées, énoncées, clarifiées, et tenues. Le « jeu » est bien sûr, pour l'enfant, de commencer par tester le cadre, les règles, d'en éprouver la solidité, la fiabilité, de rechercher les limites, les interdits mais également de s'assurer de ce qui est autorisé. Cet espace bien délimité ouvre à une rencontre plus sereine, non exempte de conflits, mais dans laquelle chacun sait qu'il peut retrouver ses marques. Lorsque plusieurs cadres de référence sont en jeu et qu'ils n'ont pas été précisés, clarifiés, lorsque les grands parents et

les parents sont présents par exemple, les enfants savent fort bien chercher la faille, le flou qui est ainsi créé, jouer sur les hésitations des adultes, montrant souvent par une excitation croissante que cette situation est source d'angoisse pour eux...

Poser et tenir le cadre implique la nécessaire cohérence entre les adultes et ce, y compris dans le cas de plusieurs générations en présence. C'est parce que, en Bretagne, nous avons repris entre adultes le même positionnement de base que les enfants ont pu, en fin de compte en peu de temps, s'assurer de ce qui serait demandé, autorisé et interdit pendant la durée du séjour. Une bonne « crise », éprouvante pour tous et peut-être surtout pour nous, grands-parents, a permis sans doute de mettre les choses au point rapidement.

Une grand-mère « suffisamment bonne » ?

De nombreuses mères aujourd'hui éprouvent des difficultés à donner des règles à leur enfant ou à les tenir. Les raisons en sont multiples. Ce peut être en réaction à leur propre éducation. Ce peut être parce qu'elles sont en souffrance, manquent de confiance en elles, parce qu'elles confondent amour et don sans limites, amour et laisser-faire et se sentent rejetées lorsque leur enfant leur déclare : « *Tu es méchante* », alors qu'elles tentent de lui opposer un refus.

Si WINNICOTT a théorisé ce que pourrait ou devrait être une mère « suffisamment bonne », a-t-on évoqué quelque part ce que serait une grand-mère « suffisamment bonne », c'est-à-dire, comme pour la mère, pouvant assumer d'être « suffisamment mauvaise » ? Comme la mère, la grand-mère du quotidien participe du don à l'enfant de ce que Françoise DOLTO nomme les castrations symboliques qui aident l'enfant à grandir. « Tu ne dois pas aller de ce côté du jardin, c'est dangereux », « Tu dois t'habiller seul et je suis sûre que tu en es capable à présent », « Je n'ai pas compris ce que tu as dit, parle correctement, je sais que tu peux le faire ». En énonçant des règles fiables, stables dans le temps, les grands-parents assument modestement une fonction « d'auxiliaires éducatifs » des parents et contribuent à offrir à l'enfant un environnement sécurisant, contenant, étayant et structurant. Cependant, devoir dire non, frustrer l'enfant, lui imposer des limites, lui rappeler dix fois une règle, une exigence, n'est jamais simple et de plus, c'est fatigant, épuisant parfois. De plus, il faut affronter l'éventuelle mauvaise humeur de ce cher petit, sa colère parfois.

Le problème ne date pas d'aujourd'hui. Dans les contes, vous savez, il y a la méchante sorcière. Celle-ci, comme dans l'histoire de Blanche Neige, est souvent la belle-mère, la marâtre, et représente la mère rivale que la fille désire inconsciemment

éliminer dans son mouvement oedipien vers son père. Ce clivage de l'objet est moins dangereux et permet de préserver la part d'une mère « bonne », celle que l'on aime et dont on a besoin (c'est la mère idéalisée de Blanche-Neige, morte peu après sa naissance). La sorcière correspond également à l'un des deux pôles d'une autre image maternelle beaucoup plus archaïque. Très tôt, le jeune enfant se heurte aux refus de sa mère, aux interdits qu'elle pose, à ses absences, ses non-réponses ou ses réponses « à-côté », son manque de disponibilité. Il l'aime et éprouve parfois une grande colère contre elle. Il accepte mal de ressentir des sentiments contradictoires et s'en défend en clivant la représentation qu'il se fait d'elle en une « bonne mère » nourricière, aimante, protectrice, et une « mauvaise mère » dangereuse, dévorante, castratrice, intrusive, morcelante. Comme Hans et Gretel qui jettent la sorcière dans le feu, l'enfant voudrait éliminer cette « mauvaise mère ».

Ce clivage de l'imaginaire maternelle archaïque, comme disent les psychanalystes, est une étape nécessaire avant que l'enfant puisse réaliser que c'est bien la même personne qu'il aime, dont il a un besoin vital, et celle qui le frustre, qui lui pose des interdits, qui le sanctionne, contre laquelle il éprouve de la colère, parfois de la haine, et avant qu'il puisse accepter en lui l'ambivalence de ses sentiments. Le clivage, dans son aspect positif, permet d'extérioriser momentanément les conflits, avant de pouvoir réintégrer les pulsions contradictoires. Ne pourrait-on pas considérer qu'en cas de conflit, comme celui que j'ai rapporté ici, la grand-mère occupe momentanément ce versant « mauvais » de la mère, déchargeant du même coup cette dernière pendant un moment de cette position difficile et peu agréable à tenir ? En appelant la mère absente « idéalement bonne », Maëlle semble confirmer ce qui se joue ici de ce processus de clivage avant qu'une possible reliaison de sentiments contraires puisse s'effectuer. Difficile position de mère, délicate position de grand-mère...

Je vous quitte, quatre de mes petits-enfants arrivent, pour un séjour de quelques jours...

L e 08-07-2002